

Quelles stratégies contre l'antiwokisme ?

Édouard Delruelle

DANS LA REVUE NOUVELLE 2024/4 (N° 4), PAGES 85 À 89

ÉDITIONS ASSOCIATION LA REVUE NOUVELLE

ISSN 0035-3809

DOI 10.3917/rn.240.0085

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-nouvelle-2024-4-page-85.htm>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Association la Revue nouvelle.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Quelles stratégies contre l'antiwokisme ?

Édouard Delruelle

Le colloque « Anatomie de l'antiwokisme » qui s'est tenu à Bruxelles le 11 décembre 2023 avait pour objet, comme son titre l'indique, non pas le wokisme mais l'antiwokisme. Car si celui-ci est un phénomène avéré, que l'on peut dater et cartographier, le « wokisme » reste à ce jour un signifiant vide dont on ne sait exactement qui il vise, ni quel danger patent il représenterait. À la différence du marxisme, de l'anarchisme ou de l'existentialisme (pour citer des courants tout autant voués aux gémonies par leurs détracteurs), il n'existe aucun « Manifeste », aucune « Internationale » wokiste, mais des mouvements militants et des courants académiques hétérogènes quant à leurs objets (genre, race, sexualités, etc.), leurs méthodes (sociologiques, juridiques, philosophiques, etc.) ou encore leurs visées politiques (plus ou moins radicales, partisans, etc.). En réalité, le seul point commun qu'on puisse trouver à cette multiformité de mouvements et de courants, c'est... d'être la cible de l'antiwokisme. Or le but de la galaxie antiwoke est clair : sur le plan politique, casser la dynamique revendicatrice issue de mobilisations internationales

telles que *MeToo* ou *Black Lives Matter* ; sur le plan intellectuel, décrédibiliser les courants de théorie critique désormais implantés dans la recherche et l'enseignement universitaires (*Postcolonial Studies*, *Critical Race Theory*, *Black Feminism*, *Queer Studies*, etc.), accusés de promouvoir le relativisme culturel, le repli identitaire et le communautarisme. La stratégie des néoconservateurs qui sont à l'origine de cette offensive consiste à rallier à leur cause les intellectuels « progressistes » (« *liberals* ») en relayant des anecdotes alarmantes d'intolérance – le plus souvent des faits exagérés, invérifiables, voire inventés. Cette stratégie est du reste une resucée de l'opération menée dans les années 1990 contre le « politiquement correct » qui visait déjà les mouvements féministes, antiracistes et LGBTQIA+.

L'antiwokisme est donc avant tout le symptôme d'une convergence qui devient aujourd'hui *politique* entre deux discours que l'on aurait pu croire inconciliables : le discours identitaire, nationaliste, souvent ouvertement sexiste, raciste et homophobe de l'extrême droite et un discours pétri de bonne conscience

« humaniste » et « universaliste », élevé au nom de la « démocratie » par des personnalités proches des partis traditionnels (de droite, du centre et même de gauche). Après la France, où la macronie a tôt emboîté le pas aux diatribes antiwoke de Zemmour et Cie, la Belgique est devenue à son tour le théâtre vivant d'une telle convergence, autour d'un noyau idéologique antiwokiste commun, entre le nationalisme décomplexé de Bart De Wever et le libéralisme racoleur de Georges-Louis Bouchez.

Les contributions de ce volume instruisent de façon documentée et argumentée le dossier de l'antiwokisme et des effets idéologiques qu'il produit tant sur la scène politique que dans le champ académique. Toutefois, de nombreuses questions demeurent, que je n'ai pas l'ambition d'épuiser en quelques lignes, mais dont il est possible, à tout le moins, de poser les termes, en vue d'élaborer une stratégie commune contre l'antiwokisme.

La première question est celle des modalités de *résistance* que l'on peut opposer à l'antiwokisme. Comme celui-ci est orchestré par des officines politiques conservatrices (en Belgique : le centre d'études du MR ; le leader de la N-VA ; sans oublier le Vlaams Belang), la réplique devrait d'abord venir des partis progressistes. Mais les centres d'études du PS (IEV), d'Ecolo (Centre Jacky Morael) et du PTB (Solidaire) sont aux abonnés absents. Embarras, lâcheté, indifférence ? Toujours est-il que les présumés « wokistes » ne peuvent compter que sur eux-mêmes. Le succès du colloque du 11 décembre a montré qu'une initiative collective était attendue de la part des chercheuses et des chercheurs concernés. Elle doit être poursuivie et sans doute étendue à d'autres acteurs : associations militantes, collectifs citoyens,

organisations d'éducation populaire, etc. Mais comment en définir le périmètre ? Quels objectifs doit-on se fixer ? Quels modes de communication et de sensibilisation adopter à l'égard d'un plus large public et des médias, qui ne singent pas les méthodes de l'antiwokisme ?

En découle la seconde question, au sujet des « pathologies » dont le wokisme serait porteur : sectarisme, disqualification de la parole de l'opposant, hypersensibilité, réduction des interlocuteurs à leur identité, communautarisme, racisme inversé, antisémitisme, etc. Bien sûr, il est facile de montrer que l'antiwokisme, derrière ces griefs répétés à l'envi, cherche avant tout à disqualifier l'ensemble des forces contestataires qui remettent aujourd'hui en question l'ordre patriarcal, raciste et hétéronormé sur lequel notre société est basée. Mais je crois aussi qu'on aurait tort de nier l'existence, au sein de ces forces contestatrices, de telles « pathologies militantes », selon l'expression de Jean-Yves Pranchère¹. On y apporte une double réponse :

I. la limite de ce qui est acceptable en matière de militantisme est tout simplement fixée par la loi qui prohibe l'incitation à la haine, la diffamation, la calomnie ; aucun franchissement de cette barrière ne peut être toléré, sauf au titre de la désobéissance civique ;

II. les pathologies militantes, qui sont le risque de tout militantisme, se retrouvent sous des formes bien plus virulentes et dangereuses chez les antiwokistes, pour ne rien dire de la mouvance identitaire avec laquelle ils flirtent aujourd'hui sans vergogne. Toujours est-il que la critique de l'antiwokisme se renforcerait en se démarquant de toute position

1| « Postface de Pranchère J.-Y. », dans Policar A., *Le « wokisme » n'existe pas. La fabrication d'un mythe*, Le Bord de l'Eau, 2024.

théorique ou politique douteuse, comme ces formes de décolonialisme qui, réduisant le sionisme à un pur et simple colonialisme, alimentent un « antisémitisme de gauche » particulièrement pervers et dévastateur...

La troisième question inévitable que le colloque a soulevée est de savoir dans quelle mesure, s'il n'y a certes pas de « doctrine woke » constituée et homogène, on ne pourrait malgré tout identifier quelque chose comme un « geste woke » commun aux courants critiques incriminés, et qu'il serait légitime et même souhaitable d'assumer et de promouvoir. Je crois que l'on peut associer un tel « geste woke » à deux postulats critiques fondamentaux, l'un épistémologique, l'autre politique.

Sur le plan épistémologique, on trouve l'idée que tout savoir est « situé », résultat d'un point de vue sur le monde et le réel. Une idée qui ne renonce nullement à l'objectivité, mais au contraire la rend possible, en ce qu'elle oblige le chercheur à se défaire de l'illusion d'un point de vue prétendument neutre, extérieur, en surplomb (qui n'est jamais, en fait, que celui du dominant) et à décentrer son regard vers les points de vue structurellement marginalisés, voire invisibilisés. Ce « geste » épistémologique a été décisivement spécifié, comme on sait, par le *Standpoint feminism*, même s'il ne fait que reconduire les attendus de toute théorie critique de la connaissance qui nous enseigne, depuis Kant, qu'il ne faut pas confondre neutralité et objectivité et, corrélativement, qu'il n'y a pas d'objectivité sans subjectivité, puisqu'il n'y a pas d'objet sans sujet.

Sur le plan politique, le « geste woke » réside dans le constat que les discriminations et les violences raciales, sexistes ou homophobes ne résultent pas

fondamentalement d'actes individuels mais sont ancrées dans les structures profondes de la société. La conséquence en est qu'il est impossible d'exonérer la « démocratie », « l'État de droit », « l'Europe », « l'humanisme », etc., de leurs responsabilités dans la production et la reproduction de ces violences dont la nature est institutionnelle. Mais un tel postulat critique ne guidait-il pas déjà la critique marxiste du capitalisme ? Quand Jean-Michel Blanquer (cité par Nadia Geerts dans son « étude ») fait reproche au wokisme de « diviser désormais le monde en deux catégories mutuellement exclusives : les oppresseurs et les opprimés », ignore-t-il qu'il cite presque mot ou mot le *Manifeste communiste* de Marx et Engels, publié en... 1848 ?²

Sur le plan politique, le “geste woke” réside dans le constat que les discriminations et les violences raciales, sexistes ou homophobes ne résultent pas fondamentalement d’actes individuels mais sont ancrées dans les structures profondes de la société.

2 | « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours, c'est l'histoire de la lutte des classes (...) oppresseurs et opprimés, se sont trouvés en constante opposition ; ils ont mené une lutte sans répit, tantôt déguisée, tantôt ouverte », etc. Et un peu plus loin : « de plus en plus la société se divise en deux grands camps ennemis » (Marx K., « Le Manifeste Communiste », Œuvres. Économie. 1, Éd. M. Rubel, Gallimard, 1965, p. 160-1). Mais on pourrait déjà alléguer Spinoza, Machiavel, Aristote...

Ce n'est pas par hasard que je relie le « geste woke » à la tradition critique des « Lumières radicales » de Kant et de Marx³. Je suis en effet convaincu que les autrices et les auteurs qui se reconnaissent dans un tel geste (cerné ici trop sommairement) devraient davantage assumer l'ancrage de leurs travaux dans cette tradition critique. Certain·es y répugnent, en raison des présupposés encore ethnocentrés, phallogocentrés et hétéronormés qu'elle a longtemps reconduits. Même si la critique de ces présupposés doit être faite sans concession, la filiation intellectuelle entre « wokisme » et « Lumières » est pourtant indéniable – tout comme celle, en miroir, entre antiwokisme et anti-Lumières⁴. Reconnaître cette filiation est crucial sur le plan stratégique, car il faut bien comprendre que l'offensive antiwokiste ne vise pas seulement les théories féministes, décoloniales ou LGBTQIA+, mais l'ensemble des théories critiques qui ne se conforment pas à un usage doctrinaire des signifiants « Lumières », « humanisme » ou « universalisme » : les héritiers de la théorie critique de l'École de Francfort, les différentes variantes de marxisme, le « poststructuralisme », la *French Theory*, la « déconstruction »⁵, etc. Le colloque « Après la déconstruction : reconstruire les sciences et la culture » (organisé les 7 et 8 janvier 2022 à la Sorbonne), où l'on a vu des intellectuels patentés de la macro-nie faire équipe avec Mathieu Bock-Côté (la doublure d'Éric Zemmour sur CNews), est révélateur de l'ampleur de la lutte pour l'hégémonie culturelle qui se joue à partir de l'antiwokisme⁶...

C'est pourquoi je crois essentiel, dans le cadre de cette lutte qui s'engage, de ne pas laisser aux antiwokistes la défense de l'universalisme. C'est même un enjeu fondamental, puisque les théories « woke » sont réputées vouer aux particularismes et aux micro-identités un culte destructeur de tout universalisme.

Qu'est-ce qu'un universalisme ? Un discours qui énonce des valeurs et des normes valables pour tous les humains en vue d'organiser la société ou de s'orienter dans l'histoire. Il existe donc des universalismes – les grandes spiritualités (christianisme, islam, bouddhisme), les multiples déclarations des droits de l'Homme, des idéologies telles que le libéralisme ou le communisme, etc. – et autant de discours concurrents qui interdisent de parler de l'universalisme en général, et qui révèlent qu'on ne peut, paradoxalement, dissocier l'universel du particulier. En effet, tout universel est par définition formulé, déclaré, énoncé par tel individu ou tel groupe à destination de tels individus ou groupes, dans telle situation historique donnée, ce qui signifie tout simplement que dès qu'un universel est énoncé ... il se particularise. Toute énonciation de l'universel le singularise inévitablement, si bien que quand on a affaire à quelque discours qui se veut universel (une Bulle papale, la Déclaration de 1789, le Manifeste communiste, etc.), il ne faut pas seulement examiner son contenu, mais aussi qui l'énonce, à destination de qui, dans quel contexte. C'est cette dimension pragmatique, et non seulement sémantique, qui permet

3| Sur l'opposition entre Lumières radicales et Lumières modérées, Jonathan Israel, *Les Lumières radicales*, Paris, Éditions Amsterdam, 2005.

4| Sur ce point, je suis à nouveau en accord avec Pranchère J.-Y., *op. cit.*

5| Relevons au passage que Geerts N. commet le contre-sens comique de présenter Foucault F. et Deleuze G. comme des philosophes de la « déconstruction », en dépit de leurs divergences affichées avec Derrida J.

6| Inaugurant le colloque en qualité de Ministre de l'Éducation nationale, Jean-Michel Blanquer eut cette

formule en pleine pandémie de Covid-19 : « D'une certaine façon, c'est nous qui avons inoculé le virus avec ce qu'on appelle parfois la *French Theory*. Maintenant, nous devons, après avoir fourni le virus, fournir le vaccin ». Inutile de rappeler la violence symbolique que recèlent de telles métaphores de prophylaxie sociale et idéologique... (<https://www.mediapart.fr/journal/france/080122/un-vrai-faux-colloque-la-sorbonne-pour-mener-le-proces-du-wokisme>)

de « déconstruire » les énoncés universalistes en identifiant les rapports de domination ou de résistance (toujours particuliers) qui leur sont inhérents. L'énoncé « *Tous les hommes ont été créés égaux par le Créateur* » qui ouvre la *Déclaration d'Indépendance* des États-Unis semble impeccablement universaliste, mais il suffit de rappeler qu'il a été énoncé par des propriétaires d'esclaves déterminés à traiter les Noirs américains comme des sous-hommes pour que cet énoncé révèle ce qu'il est en « particulier » et en réalité, à savoir le support d'un effroyable rapport de domination. Inversement, pour celles et ceux qui se trouvent en position subalterne, la seule façon d'énoncer l'universel est de contester le discours hégémonique en affirmant leur propre singularité. Qui contestera qu'en rédigeant sa *Déclaration de la femme et de la citoyenne*, c'est-à-dire en affichant une particularité, Olympe de Gouges a néanmoins produit un énoncé authentiquement universel ? Étienne Balibar montre très bien les enjeux de cette dialectique entre universel et particulier à travers la distinction entre l'universel « extensif », hégémonique propre au discours des dominants, et l'universel « intensif », contestataire des dominés⁷. Michael Walzer fait de même, dans une perspective différente mais complémentaire, quand il oppose l'universel « surplombant » qui pose une norme subsumant tous les particularismes et l'universel « réitératif » basé sur l'exemplarité d'une expérience libératrice singulière⁸.

Si l'antiwokisme est un universalisme, c'est un universalisme hégémonique, surplombant, comme ce pathétique « Manifeste des voix universalistes » sorti récemment, qui s'arroge le monopole de l'énonciation de l'universel en

qualifiant de « revendications identitaires » ou « communautaristes » toute forme de contestation de ce monopole⁹. Il nous faut impérativement lui opposer un universalisme intensif, critique qui remette radicalement en cause les effets de domination structurels sur lesquels notre société « humaniste » est construite et qui honore « le droit d'avoir des droits » (selon l'expression d'Hannah Arendt) de toutes celles et tous ceux qui luttent pour leur dignité et leur émancipation. L'offensive antiwokiste ne pourra être enrayée sans la réinvention collective d'un universalisme de libération. Si d'autres manifestations sont organisées, à la suite du beau colloque de décembre 2023, elles devront y travailler.

“**L'énoncé “Tous les hommes ont été créés égaux par le Créateur” qui ouvre la Déclaration d'Indépendance des États-Unis semble impeccablement universaliste, mais il suffit de rappeler qu'il a été énoncé par des propriétaires d'esclaves déterminés à traiter les Noirs américains comme des sous-hommes pour que cet énoncé révèle ce qu'il est en “particulier” et en réalité, à savoir le support d'un effroyable rapport de domination.**”

7 | Balibar É., *Des universels*, Paris, Galilée, 2018.

8 | Walzer M., « Les deux universalismes », in *Pluralisme et démocratie*, Esprit, 1997. Ref complète

9 | <https://les-universalistes.be/>